

ABDOURAHMAN A. WABERI

LA DIVINE
CHANSON

Roman

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

L'auteur tient à remercier l'Académie de France à Rome – Villa Médicis pour la bourse de séjour à Rome qui lui a été attribuée en 2010.

La plupart des citations attribuées à Sammy Kamau-Williams sont tirées des chansons de Gil Scott-Heron ou des œuvres de Gil Scott-Heron traduites en français, *le Vautour* et *la Dernière Fête*, Éditions de l'Olivier.

© Abdourahman A. Waberi, 2015.

© Zulma, 2015.

Publié en accord avec l'Agence Pierre Astier & Associés.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *la Divine Chanson*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

Z

DU MÊME AUTEUR
ROMANS ET NOUVELLES

Le Pays sans ombre,
Le Serpent à Plumes, 1994 ; Motifs, 2000.

Cahier nomade,
Le Serpent à Plumes, 1996 ; Motifs, 1999.

Balbala,
Le Serpent à Plumes, 1997 ; Folio, 2002.

Moisson de crânes : textes pour le Rwanda,
Le Serpent à Plumes, 2000 ; Motifs, 2004.

Rift, routes, rails,
Gallimard, 2001.

Transit,
Gallimard, 2003.

Aux États-Unis d'Afrique,
Lattès, 2006 ; Babel, 2008.

Passage des larmes,
Lattès, 2009.

pour Bérénice

à Ngugi wa Thiong'o et à Jean-Marc Moura

« Pour moi ne comptent que ceux qui sont fous de quelque chose, fous de vivre, fous de parler, fous d'être sauvés, ceux qui veulent tout en même temps, ceux qui ne bâillent jamais, qui ne disent pas de banalités, mais qui brûlent, brûlent, brûlent comme un feu d'artifice. »

JACK KEROUAC

Prologue
ou
Mélodie de la création

Reprenons le fil des événements.

Je m'appelle Paris. Je ne suis pas juste un chat roux. Je suis le vieux chat du prodige Sammy Kamau-Williams, c'est son histoire que je vais vous conter si toutefois elle n'est pas encore parvenue à vos chastes oreilles. Comme mon maître, je suis fils de la grande route. Nous avons cheminé ensemble de longues années humaines, Sammy et moi, laissant nos empreintes dans la poussière l'été, dans la neige argentée l'hiver et dans l'or des feuilles jaunies l'automne. Notre vie : la plus extraordinaire des traversées en ce bas monde. Des témoins ont dit que nous sommes semblables comme les deux faces de la lune. La comparaison ne s'arrête pas là. Tout comme lui, j'ai le poil hirsute, l'imagination créatrice et la peau sur les os.

Pour une raison inconnue de mon esprit mais évidente à mon cœur je ne savais pas parler, il y a encore quelques années, aux autres chats ou aux chiens. Et encore moins aux humains. Certaines bestioles changeaient de trottoir quand je les croi-

sais dans le métro de Harlem. D'autres plus hostiles levaient la patte, montraient leurs crocs et tentaient de se jeter sur moi en me traitant de démon flegmatique. Ou, pire, de chat savant.

Je m'appelle Paris, ça aussi c'est venu avec l'âge. Dans une autre vie, on m'appelait Farid, j'étais le chat persan de Mawlânâ, un grand maître soufi originaire de Konya. J'étais l'ange gardien de ce saint érudit ayant vécu dans l'ombre chaude de Dieu partout où ses pieds l'ont conduit de Samarcande à Chiraz, de la Perse au Maghreb, de Jérusalem à Tombouctou et jusqu'à la vieille Abyssinie où il repose aujourd'hui dans un petit cimetière protégé par une palissade d'eucalyptus plusieurs fois centenaires.

Paris ou Farid, qu'importe le pelage, ou le nom qu'ils me donnent, je suis le même et je suis un autre.

Sous la coupole azurée du ciel, ma tête d'avatar danse au rythme de la danse cosmique. Mon cœur, lui, n'a pas changé d'un iota. Du moins si j'en crois mon instinct. Aujourd'hui encore, on me prête un penchant spirituel parce que je préfère la compagnie des livres ou des musiciens à celle de mes semblables. C'est très exagéré car la plupart du temps soit je gambade dans les prairies de mon cerveau – troquant mon corps de félin contre un profil d'épervier pour fendre l'air ou une silhouette de dauphin pour fendre l'océan. Soit je somnole

dans mon coin, priant en silence et gardant mes pensées pour moi. Je sais rester immobile des heures durant, occupé à méditer. Il m'arrive aussi de redescendre sur terre pour faire des grimaces, rouler des yeux, miauler par intermittence, adapter mon comportement en fonction de la situation.

Introverti, j'observe la petite comédie des êtres, je ronchonne pour la forme, me roule en boule sous le sofa ou ris sous cape. Extraverti, je joue, à mon tour, ma comédie de chat mignon, joueur et inoffensif dans le seul but de récolter de douces caresses.

Mais voilà, tout a changé depuis ce funeste matin d'avril 2011. Plus rien ne m'intéresse ici-bas. Inconsolable, je me réfugie dans l'hier et son carrousel de souvenirs. Et pourtant, les signes avant-coureurs étaient visibles pour celui qui voulait les voir mais par réflexe je leur ai tourné le dos. J'avais peur.

D'abord, une touffeur inhabituelle pour la saison est tombée sur toute la région. Les rayons de soleil ont eu raison du bitume de Manhattan, les taxis ayant laissé de longs sillons de jais sous leurs pneus comme s'ils s'étaient rendus dans les faubourgs de l'Enfer. Ensuite, pendant trois jours et trois nuits, un vent brûlant, surgi d'on ne sait où, nous a asséché la gorge et comprimé les poumons. Enfin, le vautour annoncé est passé par là. Nombreux sont ceux qui, sous un ciel de

cuivre, l'ont vu décrire des cercles au niveau de la 6^e Avenue. Si un drone volait dans les parages, il nous aurait envoyé d'excellents clichés. Mais cette fois, je dois l'avouer, j'étais beaucoup plus vigilant.

Je savais que l'impatient vautour serait de retour un jour ou l'autre. Et j'ai eu la chance de suivre ses mouvements circulaires. Sa danse giratoire, je l'ai vue de mes propres yeux. Elle m'a figé le sang.

Et il était là.

Imposant et arrogant.

Ponctuel comme pour sceller un destin.

Mais ce n'est pas tout. Sammy l'enchanteur a été admis hier jeudi 19 mai 2011 à l'hôpital St. James, au coin de la 113^e Rue et Amsterdam Avenue, à l'âge de soixante-deux ans. Le verdict est sans équivoque. Son état est préoccupant, j'irais jusqu'à le qualifier d'alarmant. Mon ancien maître de Persépolis dirait que son sort est entre les mains du Pardonnant et que c'est très bien ainsi. C'est pourquoi le Farid que j'étais se détendrait sur son tapis de prière, la tête tournée vers La Mecque, mais le Paris que je suis aujourd'hui ne sait plus sous quel astre danser. Ni à quel saint se vouer.

Pas question d'enfourer ma tête clownesque dans le sable, de me laisser tétaniser par la peur et d'ou-

blier l'essentiel. Car moi Paris, j'ai signé jadis un pacte secret avec Sammy l'enchanteur. S'il ne tenait qu'à moi, je resterais muet comme une carpe mais au jour d'aujourd'hui je dois admettre que je n'ai plus le choix. Je suis comme qui dirait au pied du mur.

Je dois prendre la parole, rameuter mes souvenirs, livrer mon témoignage. Raconter la biographie du poète, ses premiers vers, ses premières ivresses comme ses premières frayeurs. Retracer tous les éléments importants de sa biographie ici-bas : sa vocation précoce, la pauvreté qui fut la sienne pendant la dernière décennie, ses succès et ses persécutions, le martyre et le triomphe posthume – si toutefois le grand combattant adulé rejoignait le Ciel dans l'heure.

Notre pacte le stipule clairement. Il me faut renouer avec le fil du passé pour livrer bataille. Car le vautour, la bête ailée, le fidèle compagnon d'Azraël, vient de nous montrer ses serres et son profil de tortionnaire. Au cas où il m'arriverait de l'oublier le grand âge venant – je rappelle au passage que de nos jours un chat vit en moyenne une quinzaine d'années à New York comme au Caire ou Sydney –, cet engagement réciproque est couché sur le papier, écrit noir sur blanc, et glissé au creux de notre chanson préférée.

Je dois *livrer bataille pour son âme et pour la mienne.*

Avec nous, je vous l'ai dit, tout commence par une chanson et tout finit par une autre chanson. Sur un signal les êtres se mettent en mouvement, les plexus solaires fournissant l'énergie nécessaire. Ils tournent et tournent crescendo. Dessinent des boucles, des spirales et des doubles hélices qui ne sont pas sans rappeler la structure de l'ADN. Les refrains s'élèvent, se transmutent en particules et en ondes avant de se glisser dans l'immensité incommensurable de l'univers pour durer le temps qu'il faut, s'étendre dans l'univers en expansion.

Sur terre, les chansons s'entendent dans les demeures princières comme dans les cahutes où les rires éclatent à tout instant à la manière des bûches dans la cheminée. Elles sont, le plus souvent, don et grâce. Invitation à monter au firmament. Là-haut, elles tournoient, mutuellement aimantées les unes vers les autres, tel le fer vers l'aimant. Rien ne se perd, rien ne se crée ; tout se transforme pour nourrir l'univers. Et les chansons tournoient sans cesse, décrivant des

mouvements circulaires, se fondant dans les feux stellaires pour renaître arrimées aux anneaux stellaires.

Sur la terre des hommes, on narre mille histoires sur l'origine et les bienfaits de leurs paroles. On dit que les chansons sont comme un collier de perles reliées par le fil de l'infini. On dit qu'elles meurent et renaissent pour tourner encore comme les atomes ou comme les danses des derviches tourneurs.

Sammy est tombé tout petit dans cette mer cosmique et ses profondeurs étranges et merveilleuses. Ses proches ont immédiatement détecté son don pour la musique mais Sammy, lui, a mis vingt ans avant d'offrir au public sa voix, ses tripes et ses mots. Le temps de parfaire son exigeant apprentissage.

En 1970, pour échapper aux griffes de l'enseignement, mon maître enregistre un texte de trois minutes avec un tambour africain pour tout accompagnement.

The Revolution Will Not Be Televised est sur toutes les stations de radio. Sur toutes les lèvres aussi.

Et c'est l'apothéose.

Sammy Kamau-Williams entre dans la légende. Il devient une icône. Une idole pour les jeunes et les moins jeunes. Il connaît l'ascension, la chute et la rédemption. Il naît, grandit, meurt et renaît

en musique dans les steppes des médias. Indémoudable, des milliers de chanteurs, de rappeurs, de slammeurs et autres DJ se réclament de mon enchanteur. Et il n'a pas levé le petit doigt pour tirer profit de son aura. Il avait des choses plus urgentes à accomplir sur cette terre.

Quel parcours ! s'exclamera-t-on en écarquillant les yeux. Tout comme moi, Sammy est resté le même et un autre à la fois. Cependant un seul trait de sa personnalité n'a pas changé. Il a soif d'idéal comme au premier jour. Et jusqu'à cet instant, où sur son lit d'hôpital il a rendez-vous avec son Seigneur. La soif d'absolu est tout à la fois sa sève et la source de ses tourments.

Avec nous, tout commence par une chanson et tout finit par une autre chanson. Entre-temps, les corps se mettent en mouvement comme sur un claquement de doigts, tournoyant allègrement au rythme du Vivant.